

DUJARDIN DUPONTEL



Thelma Films & Manchester Films
présentent

JEAN DUJARDIN

ALBERT DUPONTEL

LE BRUIT DES GLAÇONS

Un film de
BERTRAND BLIER

avec

**ANNE ALVARO
MYRIAM BOYER
AUDREY DANA
CHRISTA THÉRET**

et avec la participation de GENEVIÈVE MNICH

DURÉE : 1h27 / 1.85 / DOLBY SR-DTS / VISA n°124.871

SORTIE : 25 AOÛT 2010

Dossier de presse et photos téléchargeables sur

www.lebruitdesglacons.com

DISTRIBUTION

WILD BUNCH DISTRIBUTION

99, rue de la Verrerie – 75004 Paris

Tel : 01 53 10 42 50

distribution@wildbunch.eu

PRESSE : AS COMMUNICATION

Alexandra Schamis / Sandra Cornevaux

11 bis rue Magellan - 75008 Paris

Tel : 01 47 23 00 02

sandracornevaux@ascommunication.fr

SYNOPSIS

C'est l'histoire d'un homme qui reçoit la visite de son cancer. « Bonjour, lui dit le cancer, je suis votre cancer. Je me suis dit que ça serait peut-être pas mal de faire un petit peu connaissance... »

BERTRAND BLIER

Scénariste et Réalisateur

Encore un film « risqué » ...

Je ne sais pas faire autrement. A quoi sert-il de faire des films si on ne prend pas de risques ? Autant changer de métier, non ?

Il n'est pourtant pas si courant de traiter du tabou du cancer sans pincettes...

Je crois avoir fait beaucoup de films plus risqués que *le Bruit des glaçons*. L'idée en est simple. Parler du cancer aujourd'hui, c'est une conversation qu'on a tous, car on y est tous confronté. La seule chose à faire, c'est de se battre et de bien se soigner, je le dis à tous mes copains, fort de mon expérience. Il y a très peu de cancers qu'on ne puisse soigner si on les prend à temps. Je suis très optimiste sur les questions d'espérance de vie, il suffit de regarder les statistiques.

De quoi ce film est-il né ?

Du visage d'un homme, il y a vingt ans, dont je me suis dit qu'il avait une tête de cancer ! Ce qui m'avait conduit à noter une réplique : « Bonjour, je suis votre cancer !... » J'y pensais parfois, j'en parlais autour de moi, sans vraiment envisager d'en faire un film, peut-être par trouille. Et puis, un jour, je me suis mis à écrire très vite et avec beaucoup de plaisir un texte en forme de nouvelle d'une quarantaine de pages. « Extraordinaire, me disait-on, mais on n'arrivera jamais à le monter. » Ma productrice Christine Gozlan, une copine depuis longtemps, n'est heureusement pas du genre frileux. J'ai d'ailleurs toujours pensé que le tandem royal au cinéma c'était celui du producteur et du metteur en scène...

On sent avec ce film votre volonté de changer de registre ou de braquet, tout en restant dans le ton Blier...

Mon sentiment est d'avoir fait un film très spontané et pas agressif. Je n'ai pas cherché à faire le malin. L'humour noir est là, mais sans provoc. Rançon de la maturité, sans doute. S'il y a un ton de comédie, je ne l'ai pas voulu trop appuyé. Dès lors qu'on accepte Albert Dupontel dans le rôle du cancer de Jean Dujardin, tout le reste est d'une grande simplicité et, je l'espère, d'une justesse assez fondamentale. C'est là où le cinéma devient quelque chose de passionnant.

On sait que vous n'aimez pas les démarrages en douceur.

C'est vrai que j'ai souvent tendance à attaquer les pieds devant, au détriment du traditionnel « il était une fois ».

Ainsi dans ce film trompe-la-mort, tout commence avec le plan assez angoissant de Dupontel, vu de dos, qui marche sur un chemin de campagne, bras écartés et à grandes enjambées.

Oui, la menace est là, c'est un plan qui doit mettre tout le monde mal à l'aise, j'ai pensé à Lynch en le faisant. Je crois qu'il n'est pas trop mal réussi, avec la caméra à la bonne hauteur. Cet homme qui débarque à l'improviste annonce d'emblée à son hôte : « Je suis votre cancer », ce qui renvoie, bien sûr au « Je suis venu pour vous faire chier » d'un autre de mes films, *les Côtelettes*. On est toujours là pour faire chier les autres !

L'hôte, c'est Charles, un écrivain, comme vous...

Mais qui n'écrit plus après avoir eu le Goncourt. Sa femme l'a quitté avec son fils. Il boit, il ne fait plus que ça, le jour et la nuit, transportant avec lui un seau à glace. Charles et son cancer, le malade et sa maladie vont avoir des relations assez privilégiées, instaurant entre eux une certaine familiarité. Ils boivent des coups et mangent ensemble, discutent, se jaugent, apprennent à se connaître. Bons vivants, somme toute.

Dans la maison où Charles vit retiré, il y a une magnifique figure de femme...

Louisa, la gouvernante. Elle a toujours été là, c'est elle qui a élevé le fils de Charles. A l'article de la mort, il va aller vers elle, il va l'aimer et être aimé d'elle. Louisa est la femme essentielle, juste, attentive, tendre, à l'écoute, la quintessence de la femme quel que soit son âge. En un mot, la femme terminale. La seule, par parenthèse (avec le fils de Charles) qui « voit » le cancer, invisible aux autres, par les yeux de l'amour.

Si après ce grand film d'amour on continue de vous coller l'étiquette de misogynie, c'est à désespérer...

Cette accusation m'a toujours parue grotesque. Il est pourtant tellement évident que mes personnages féminins sont plus courageux que mes personnages masculins, y compris dans *les Valseuses*. C'est comme la vulgarité qu'on me prête, alors que je fais dans la grossièreté assumée, nuance. Misanthrope, d'accord, et pessimiste gai. Misogyne, non !

Ici, votre mise en scène a commencé par le choix d'un décor unique, cette grande maison au cœur des Cévennes. A partir de là, en quoi ce film diffère-t-il des précédents ?

Je pense que celui-là est le fruit des cinq ans pendant lesquels je n'ai pas tourné. J'ai écrit des scénars et une pièce, j'ai beaucoup réfléchi au cinéma. J'ai entendu que j'étais fini, lessivé : « Blier monument décati du cinéma français »... J'ai aussi constaté que les plans sublimes, la belle lumière, ça n'intéresse plus grand monde. J'en suis arrivé à la conclusion qu'il faut faire des films, non pas à la va comme j'te pousse, mais d'une manière sans doute moins ambitieuse et moins esthétique. Finis, les grands travellings latéraux du cinéma de Resnais. Ici, tout a été fait à la steadycam qui permet une fluidité et un naturel qui allaient bien avec l'histoire. On

tourne dans des conditions plus agréables, plus rapides, plus près des acteurs et avec moins de stress.

Aviez-vous une idée précise du casting en écrivant votre scénario ?

Non, je ne l'ai pas écrit en pensant spécialement à Jean Dujardin, Albert Dupontel, Anne Alvaro ou Myriam Boyer. Au départ de tous mes projets, il y a chaque fois pour moi l'idée de Gérard Depardieu qui se profile. Dupontel que j'avais eu dans *les Acteurs* s'est imposé le premier pour incarner le cancer, comme une évidence. Il est habité par une folie comme celle de Serrault dont il pourrait être l'héritier. Dujardin, lui, est un vrai héros de cinéma, beau mec drôle et généreux, d'une rare ouverture d'esprit. Un Stradivarius ! Je les ai dirigés l'un et l'autre comme jadis Gérard et Patrick, avec le même bonheur. Quant à Anne Alvaro, elle est une actrice absolument époustouflante, instrumentiste elle aussi de sa voix et de sa gestuelle... A eux tous, je crois pouvoir dire qu'ils m'ont redonné l'envie de faire des films, ceux de préférence dont les gens se souviennent...

De quoi êtes-vous le plus fier ?

D'avoir fait un film sans concession ni complaisance, peut-être un peu « moliéresque », de ne pas m'être endormi et de n'être toujours pas un auteur convenable... Si c'était à refaire, j'aurais sans doute préféré une carrière d'écrivain, à succès égal. On peut s'emmerder en tournant un film, jamais en écrivant un bouquin. De toutes façons, c'est avec mon stylo que j'ai gagné ma vie !

JEAN DUJARDIN

Vous attendiez-vous à la proposition de Bertrand pour ce rôle ?

Il a d'abord voulu me rencontrer, me renifler pour savoir qui j'étais. Moi, ça n'est pas mon truc d'aller voir un metteur en scène pour lui dire : je veux travailler avec vous. Si quelqu'un a besoin de vous, il vient vous voir. On a tout de suite compris qu'on avait des choses à faire ensemble, sans très bien savoir ni quand ni comment. Ce qui m'a décidé, ce sont les vingt pages qu'il m'a donné à lire. Ca lui ressemblait, c'était singulier et absurde, angoissant et émouvant, très gonflé en un mot. Lui-même y croyait très fort, il sentait qu'il tenait quelque chose de neuf. Peut-être bien un film d'amour et d'espoir, plutôt qu'une comédie grinçante sur le cancer qui pourrait ne pas être drôle du tout. Vous imaginez la bande-annonce : « Vous avez 60 pages, vous avez le cancer, ce film est pour vous ! » Moyen, comme accroche. En fait, Bertrand casse les conventions du cinéma comme un vieux sale gosse. Il est là pour déranger, mais avec élégance.

Charles, l'écrivain qui n'écrit plus et qui boit, c'est une sorte d'Hemingway jeune ?

Hemingway ou... Blier lui-même. Il a dû se fantasmer dans le personnage. Que dit Charles ? « J'ai plus rien à espérer de la vie, ni de la littérature, je bois comme un con, ma femme est partie avec mon fils, je suis en bout de course. » Je sens chez Bertrand, comme chez beaucoup d'artistes, une angoisse très forte devant la mort, d'où le besoin de faire un gros doigt à la faucheuse !

Pourrait-on dire que c'est un film avec vue sur la mort, une vue rapprochée ?

Celle-là, je me la garde ! Merci... Oui, un hymne à la vie, paradoxalement. Un pied dans la mort, un pied dans la vie. On pourrait en parler comme d'une « dramédie », ou d'un film de Blier, tout simplement.

Dans quelle ambiance, le tournage ?

Tendre, harmonieux, beaucoup de déconnade, une équipe réduite, et nous les quatre acteurs heureux d'être là et prêts à allumer la mèche, après deux ou trois jours de tâtonnements pour trouver nos marques. Quand le soleil se levait au petit matin sur notre mas des Cévennes, très protégé et loin de tout, je me disais : quelle chance, on est en train de travailler avec Bertrand, un peu prof de philo derrière sa pipe, on se marre, on boit des coups. Jour après jour, il a été pour nous un patron extrêmement bienveillant et respectueux. C'est peut-être trop tôt pour le dire, mais en termes d'émotion et de jeu, ce film sera sûrement un tournant pour moi et pour les autres. D'ailleurs, il a déjà la gueule d'un classique, avant même d'exister !

Le personnage central dans tout ça ?

La belle Louisa, bien sûr, c'est-à-dire Anne Alvaro. Grande rencontre. Elle est le fil rouge, celle par qui l'amour triomphe de la maladie, celle qui me redonne l'envie de vivre. Il y a toujours chez Blier des femmes incroyablement fortes, à côté de crétins prêts à s'effondrer... Myriam Boyer, dite le cancer des bonniches, est très angoissante avec sa voix de petit poussin. Elle me fait penser à la Cathy Bates de *Misery*. Avec Albert, nous avons déjà cheminé de concert dans *les Convoyeurs*. Ici, c'est lui qui vient m'angoisser. Il est la bête qui rôde avec son intensité et son regard maléfique, limite *Shining* parfois. C'est con à dire, mais on s'est vraiment tous aimés sur ce film !

Ils sont difficiles à dire les mots de Blier ?

Oui, parce que piégeants et minés. Parfois je croyais les entendre dans la bouche du gros Gérard, de Jean-Pierre Marielle, de Michel Blanc et des autres. Chez lui, comme on dit, y'a de la phrase...

ALBERT DUPONTEL

Le cinéma de Bertrand Blier vous est-il familier ?

Blier est un des rares cinéastes français qui m'ait donné l'envie de faire des films. Car il est au carrefour de la poésie, la poésie du cinéma, et d'une certaine efficacité comique. On pourrait dire qu'il est un David Lynch français, mais en plus drôle ! Je pense avoir vu à peu près tous ses films, je connais même les dialogues de certains d'entre eux par cœur. Je garde par exemple un souvenir ému de *Buffet froid*, *Tenue de soirée*, *Trop belle pour toi* ou *Merci la vie*. Tant d'invention me fascine et m'impressionne, comme me fascinent et m'impressionnent les frères Coen ou Terry Gilliam. Il me semble que *le Bruit des glaçons* est le meilleur scénario de Bertrand depuis longtemps. Il a retrouvé avec ce film ce qui est au cœur de son cinéma, un imaginaire en fusion et, mine de rien, le sens de la fable métaphysique. Aux films narratifs, comme *les Valseuses* ou *Préparez vos mouchoirs*, ont succédé des œuvres plus abstraites et plus risquées qui ne caressent pas dans le sens du poil. Il est difficile de rester sincère quand le succès vous rattrape. Lui, a continué à se renouveler. Ne pas le faire, c'est piétiner. Cet homme-là ne fait pas du sur-place.

Vous vous sentez de sa famille ?

Je n'ai pas vraiment de famille, les classifications, ça n'est pas mon truc.

Vous aviez déjà tourné avec lui...

J'avais déjà fait un petit tour chez Blier dans *les Acteurs*, c'était moi qui assassinais Belmondo ! Pour *le Bruit des glaçons*, il a sans doute dû penser que le cancer était dans mes cordes !...

Quand on est soi-même metteur en scène, n'est-ce pas un peu compliqué de faire l'acteur chez un confrère ?

Pas chez Blier. Je dirais même que c'est reposant de travailler avec lui, de s'en remettre à ses choix. On est content quand il est content. Ce type avec qui j'ai grandi est quand même une légende. Il a fait une vingtaine de films dont quatre ou cinq resteront dans l'histoire du cinéma.

Sa façon de diriger vous convient ?

Il ne dirige pas vraiment au sens propre du mot. C'est un instinctif qui attend beaucoup de son texte derrière sa pipe. Il est important de le respecter, avec ses respirations. On fait le boulot pour lui, presque comme des chiens savants qui essayent de contenter leur maître ! Et on le fait avec beaucoup de plaisir quand le maître est Bertrand.

Que vous a-t-il dit de votre personnage ?

Il m'en a très peu parlé, à vrai dire. Après mon film *le Vilain*, je suis arrivé sur son tournage en rampant sur les coudes. Je me suis trouvé bien avec lui, avec mes partenaires, avec la petite équipe, sur ce décor paisible. On peut faire un film extrêmement dramatique en s'amusant beaucoup. C'est ce qui m'est arrivé avec mon personnage.

Un personnage virtuel...

Complètement. Je pense que le clown avec son nez rouge et son fard blanc est un personnage virtuel. Il me fallait aborder mon rôle de cancer par la clownerie. J'ai l'impression que la plupart des personnages des films de Blier sont virtuels eux aussi, poético-comiques, si on préfère. Moi, je n'aime pas la psychologie, je n'aime pas la voir ni la sentir, mais elle est là, et il faut s'évertuer à ne pas en tenir compte.

Du duo avec Jean Dujardin que retenir-vous ?

Jean est un type bourré de talent, avec une approche des choses simple et honnête, il était une vraie vitamine sur le tournage. Jean et moi on s'était croisé sur *les Convoyeurs*, quand il n'était pas encore Dujardin mais déjà un très bon client. J'ai été par ailleurs époustoufflé par Anne Alvaro que je ne connaissais pas, elle est constamment juste, émouvante. Une grande dame avec une présence lumineuse.

Bilan de l'exercice ?

Si demain Bertrand me rappelle pour une nouvelle aventure, je fonce ! Comme le furieux porteur de malaise sur le chemin de campagne, au premier plan du film...

ANNE ALVARO

Quel rapport aviez-vous avec Bertrand avant ce tournage ?

Il se trouve que ce n'est pas la première fois qu'il veut travailler avec moi. Il m'avait proposé précédemment deux scénarios qu'il n'a pas tournés. J'ai lu *le Bruit des glaçons* comme une nouvelle, c'était un pur régal. Bertrand n'avait pas écrit le rôle de Louisa pour moi, mais je l'ai reconnue néanmoins comme un personnage qui venait à moi à point nommé. C'est une impression qu'on n'éprouve pas très souvent, qui vous porte et vous emporte. Je l'ai tout de suite beaucoup aimée, cette Louisa dont Bertrand m'a à la fois très bien et très peu parlé. L'image de la mère, l'image de l'amante. La bonté et la douleur de quelqu'un qui ne s'extériorise pas. Ensuite pour des questions de dates, j'ai eu très peur de ne pas pouvoir faire le film, et je l'aurais affreusement mal vécu. Mais, une parenthèse de théâtre a rendu la chose possible.

Lui, parle de Louisa comme de « la femme terminale »...

La femme terminale... C'est extrêmement troublant, mais c'est tout à fait ça... Celle qui rend le goût de vivre à l'homme qu'elle aime en silence depuis toujours, dans cette maison où elle vit, comme c'est dit, de toute éternité. Dès ma première scène importante, Bertrand m'a dit que je sentais bien le personnage, j'ai été rassurée. Tout s'est dénoué pour moi dans un plan où je n'étais pas prévue initialement. Je suis bord cadre sur la terrasse, comme une figure de proue, et regarde les deux garçons en contrebas. Jean Dujardin dit à Albert Dupontel : « Donnez-moi le temps d'aimer cette femme... »

Vous assistiez au tournage des scènes dans lesquelles vous n'étiez pas ?

Oui, tout le temps, j'étais là comme la gardienne de la maison, je les regardais travailler. Il y avait entre nous une relation de confiance, de respect, de curiosité et de rigolade qui n'a fait que grandir, jour après jour. On a bien bu, on a bien mangé, j'ai découvert les vertus du citrate de bétaine à cette occasion !... C'est le plaisir absolu d'un tournage où la pratique de l'acteur se confronte à un metteur en scène-auteur dont le texte est construit sans recours à la psychologie, et tellement chargé d'imaginaire. C'est ce qui déclenche tout chez l'acteur, on est dans la sensation pure.

Comment Bertrand vous dirige-t-il ?

Il vous donne des indications musicales, des indications de romancier. Il a un côté un peu pédagogue de tonton cinéphile, se référant aux maîtres, Bresson ou Kurosawa, d'une voix ronde et désinvolte qui, parfois, se fait plus précise, façon de nous dire que ça n'est pas le moment de déconner ! Toujours jovial, au demeurant, et heureux, je crois. Le plus excitant, c'est qu'aucune journée ne ressemblait à l'autre. Selon les plans à tourner, on pouvait passer de la plus franche gaudriole à l'impression de faire des poids et haltères sur une toile d'araignée...

C'est la première fois que vous jouiez avec vos deux partenaires masculins ?

Oui. J'étais très curieuse de Jean Dujardin. Quand j'ai dit à ma fille cadette que j'allais jouer son amoureuse, elle a sauté en l'air, car il est l'idole de toutes ses copines ! Jean est tellement doué, drôle et délicat, pas du tout superficiel. Lui et Albert, toujours profond et tourmenté, m'ont fait mourir de rire en me charriant sur ma situation d'actrice de théâtre subventionné : « Adieu Tchekhov, adieu Ibsen !... » Il est malin, Bertrand, d'avoir réuni un casting aussi intrigant ! Nous étions ahuris et hilares quand nous avons vu apparaître Myriam Boyer (mon cancer à moi) sous son petit chapeau, c'était trop bon ! ...

Propos recueillis par Michel Boujut

LISTE ARTISTIQUE

Charles Faulque

Le cancer de Charles

Louisa

Le cancer de Louisa

Carole Faulque

Evguenia

Stanislas Faulque

La mère d'Evguenia

Jean Dujardin

Albert Dupontel

Anne Alvaro

Myriam Boyer

Audrey Dana

Christa Théret

Emile Berling

Geneviève Mnich

LISTE TECHNIQUE

Scénario – Dialogues	Bertrand Blier
Réalisateur	Bertrand Blier
Producteurs	Thelma Films - Christine Gozlan Manchester Films - Catherine Bozorgan
Image	François Catonné, A.F.C.
Décors	Patrick Dutertre
Costumes	Jacqueline Bouchard
Montage	Marion Monestier
Son	Pierre Gamet - Hélène Le Morvan - Emmanuel Crozet
1 ^{er} assistant mise en scène	Hubert Engammare
Directeur de production	Yvon Crenn
Musiques	Pascal Dusapin - Eddy Louiss - Lester Bowie - Maurice Ravel - Les Yeux Noirs - Claudio Monteverdi - Clara Schumann - Bohuslav Martinu – Georges Frederic Haendel - Félix Leclerc - Léonard Cohen - Jacques Brel - Nina Simone
Co-producteurs	Wild Bunch - France 2 Cinéma – Hérodiade - Plateau A
En association avec les sofica	Banque Postale Image 3 - Uni Etoile 7 - Cinémage 4
Avec la participation de	Canal + - Cinécinéma - France Télévisions La Région Languedoc Roussillon en partenariat avec le CNC
Distribution Salles	Wild Bunch Distribution
Photos	Luc Roux & Thierry Valletoux
Ventes internationales	Wild Bunch